Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 39-40 (1967)

Heft: 7

Artikel: Réflexions sur la vie en Amérique

Autor: Dardel, Isabelle de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-126280

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Réflexions sur la vie en Amérique

Si vous rentrez des Etats-Unis, on vous pose la question rituelle: «Que pensez-vous des Américains? Est-ce vrai que...»

C'est un peu comme si l'on retournait les rôles, que l'on demandait à un ressortissant du Massachusetts de retour chez lui, après avoir passé quelques semaines à Cannes et aux Grisons: «Que pensez-vous des Européens?»

Il ne faut pas oublier l'immensité des Etats-Unis; 5000 km. séparent New York de la Californie, c'est-à-dire la distance qu'il faut franchir entre Paris et Moscou. Il y a une différence essentielle entre un New-Yorkais et un Texan; la même, probablement, qu'il y a entre un Londonien et un Sicilien.

– Toujours moins de différence qu'entre un Thurgovien et un Genevois, me souffle Armin, qui déteste les généralités et manie volontiers le paradoxe.

Pourtant, il y a, me semble-t-il, un dénominateur commun sur plusieurs points entre les Américains des cinquante Etats des USA.

L'habillement tout d'abord, dans ce qu'il a, chez les hommes, de libre, de peu guindé et même de laisser-aller. Plus que chez nous, l'uniformité du vêtement donne à la foule un caractère démocratique. Chez les femmes, cette uniformité frappe aussi. C'est la même robe du haut en bas de l'échelle, du nord au sud et de l'est à l'ouest. La différence entre l'article genre Uniprix et celui de la *Boutique* s'inscrit presque uniquement dans la qualité du tissu. Cela revient à dire que la robe standard se paie dix, vingt, cinquante fois plus ou moins chère, selon l'étiquette de provenance. Le système va plus loin. Le pullover, de marque identique, se vend à qualité égale à un prix différent dans la même maison; cela dépend si vous le choisissez à l'étage populaire (qui est au sous-sol) ou à l'étage de luxe. De plus, il arrive que l'acheteuse à l'œil de lynx et à la patience angélique déniche dans un petit magasin de quartier le manteau de ses rêves, avec griffe de couturier, celui qu'elle n'a pas pu s'offrir un mois plus tôt, alors qu'il était en vente dans le magasin chic de l'avenue sélecte de sa ville.

Uniformité aussi dans l'alimentation. A travers toute l'Amérique, on boit des laits frappés, des jus de fruits, du Coca-Cola et on déguste des ice-creams à la tonne. Toutes ces merveilles sont stockées dans l'énorme réfrigérateur des familles et coulent à profusion des robinets des drugstores qui sont, comme on sait, aussi des pharmacies et en même temps des bureaux où vous pouvez, au coin d'une table, pour un dollar et en cinq minutes, établir un acte notarié en bonne et due forme, avec sceau à l'appui. Uniformité encore dans le steack géant national dont les Américains laissent la moitié sur leur assiette (c'est pour le coup que nous sommes choqués...) et qui constitue la meilleure viande qu'on peut manger au monde.

Nouvelles cités américaines

Noms	*Emplacement*	*Promoteur*	*Population projetée*
Clear Lake City	Houston	Humble Oil	150 000
Columbia	Howard County, Md.	James Rouse	110 000
El Dorado Hills	Near Sacramento	Alan H. Lindsey	75 000
Irvine Ranch	Orange County, Calif.	Irvine Co.	80 000
Janss–Conejo	Ventura County, Calif.	Janss Corp.	87 000
Laguna Niguel	Orange County, Calif.	Laguna Niguel Corp.	40 000
Lake Havasu	Lake Havasu, Ariz.	McCullouch Properties	60 000
Litchfield Park	Near Phoenix, Ariz.	Goodyear Tire & Rubber Co.	75 000
Mission Viejo	Newport Beach, Calif.	Mission Viejo Corp.	80 000
New Orleans East	New Orleans	Clint Murchison, Jr., and others	175 000
Reston	Fairfax County, Va.	Robert Simon	75 000
Valencia	Los Angeles County, Calif.	California Land Co.	200 000

Les Américains ne sont ni pires ni meilleurs que nous. Simplement, ils sont *autres*. Nous sommes enracinés dans la terre de nos ancêtres, enchaînés par nos souvenirs. Les Américains sont neufs, ils sont tournés vers l'avenir. J'entendais récemment de jeunes touristes américains s'exclamer: «Les vieux châteaux, les forteresses du Moyen Age, les vieilles églises c'est très beau, mais au bout de quelque temps on en a assez.» Les ponts jetés par-dessus les fleuves, avec leurs tabliers, leurs fantastiques armatures ajourées sont leurs cathédrales.

Pour comprendre l'Amérique, il faut s'y rendre sans idées préconçues, sans parti pris, se débarrasser des slogans, de tout un fatras accumulé dans la tête et le subconscient. Il faut y aller, comme me le recommandait un ami américain cultivé, «with an open mind», avec un esprit ouvert, et la prendre comme elle est.

Les Américains m'ont paru moins passionnés que nous. Nous avons la tendance à dramatiser. Nous avons même le sens du tragique. Eux, avec leur obstination tranquille et souriante, ils nient la mort. Même quand ils sont très riches, ils préfèrent avoir des fleurs artificielles dans leur maison; c'est si triste de voir mourir les fleurs (d'ailleurs la mort n'existe pas). Cette absence de tension rend leur vie moins dense que la nôtre, mais elle facilite extraordinairement les relations humaines qui restent au premier degré, simples, sans façon, empreintes de cordialité, à la mesure de l'homme moyen pas compliqué et bon enfant.

– Le mot amitié ne recouvre pas les mêmes réalités que chez nous, bougonne Armin, peu convaincu.

C'est possible. Pourtant, la chaleur de l'accueil vis-à-vis des étrangers, elle existe bel et bien en Amérique; nous pourrions en prendre de la graine, nous qui avons tellement de peine à ouvrir nos portes, pas seulement à ceux qui viennent par-delà les frontières mais à nos compatriotes des autres cantons, de Suisse allemande en particulier.

Ce qui frappe en effet le plus les Suisses qui vont aux Etats-Unis, c'est la gaieté des Américains, le plaisir qu'ils éprouvent à être ensemble. Ils vivent les uns chez les autres. Ils prennent part aux heurs et malheurs de leurs voisins. Une mère tombe-t-elle malade? Un père a-t-il un gros pépin? L'entraide joue en plein. Cela s'explique, en partie, par le fait que les femmes n'ont aucune aide ni pour faire le ménage ni pour s'occuper de leurs enfants, qui sont pour la plupart du temps nombreux. Alors on est bien obligé de compter les uns sur les autres, de se donner mutuellement des coups de main, d'offrir à tour de rôle ses services pour garder, promener les enfants, les amener à l'école, chez le dentiste et au spectacle. La solidarité joue sur toute la ligne et les hommes sont de la partie. Il y a, dans toute l'Amérique – et c'est là le commun dénominateur capital – une vie communautaire entre les familles, entre les gens d'un quartier, d'un même endroit dont nous n'avons aucune idée.

C'est peut-être l'amalgame des races qui a donné à l'Américain cette facilité de communiquer avec l'autre. L'étranger qui arrive aux Etats-Unis n'est pas un intrus par définition. Il n'inspire pas cette méfiance instinctive contre laquelle nous devons tant lutter. Tous les témoignages en font foi: Le Suisse, s'il joue la règle du jeu, est accueilli à bras ouverts; il est invité à partager sans façon le repas commun; les gens sont réunis autour de la table tout aussi bien pour rire et parler que pour manger; chacun se sert à la bonne franquette et seulement ce dont il a envie. Il n'est pas rare que des Américains remettent spontanément la clé de leur maison à des amis de fraîche date: «Nous nous absentons pendant le week-end, installez-vous confortablement chez nous.» Les Suisses, abasourdis, prennent possession d'une maison où rien n'a été mis sous clé; tout est ouvert, y compris la correspondance et la table puisqu'il est convenu qu'ils peuvent piller le frigo à leur guise.

– L'ennui, remarque Armin avec malice, c'est que dès que vous vous êtes faits des «amis» en Amérique, vous ne les revoyez plus. Ils sont partis pour le Colorado.

Isabelle de Dardel